

La bibliothèque de mon oncle : [suite]

Autor(en): **Toepffer, Rodolphe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 21

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213932>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pour me rendre la santé,
Fais en filer la moitié,
Cultiver la terre, ô gué !
Cultiver la terre.

Lorsqu'on voit un beau garçon
Aimer la dentelle,
Prenant le pain sans façon
De pauvre demoiselles,
Qui de nous ne l'enverrait
Dans les champs, voir s'il saurait
Suer sans flanelle, ô gué !
Suer sans flanelle.

J'ai possédé de tout temps
De fort belles filles,
Sachant cultiver mes champs,
Sages et gentilles,
Mais tu m'en prends chaque jour,
Dont l'humeur, en ton séjour,
Deviens trop facile, ô gué !
Deviens trop facile !

Tu regorges de banquiers,
Race sans rivale,
O peuple pour t'étrier,
Toujours insatiable;
Intérêts et commissions,
Écritures, provisions,
Ainsi l'on te taille, ô gué !
Ainsi l'on te taille.

Mes petites villes aussi,
Suivant ton exemple,
Me donnent bien du souci,
Et souvent je tremble;
Je vois chacun dépenser
Plus d'argent qu'il n'a pu gagner;
Dis-moi que t'en semble, ô gué !
Dis-moi que t'en semble ?

Je veux, enfin, terminer
Ce bout de morale,
Mais tâche d'en profiter
Mieux que la cigale,
Et redeviens le joyau
Du canton de Vaud, si beau,
Vieille capitale, ô gué !
Vieille capitale !

Naïveté. — On lisait il y a quelque temps dans un journal :

« Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M^{me} l'illustre éleveur dont les bêtes à cornes ont été médaillées tant de fois, vient d'être décoré à son tour. »

EN FACE DE L'ENNEMI

Lors de la mobilisation du 121 en 1914, le bataillon est en service d'instruction. Les mouvements sont graves et chacun veut faire son devoir.

Il s'agit de placer des sentinelles. C'est le soir et on est sensé être aux avant-postes.

Le soldat Muyon est de faction au coin d'un bois ; l'arme sur l'épaule, il fait les vingt pas en pensant aux actualités.

Tout à coup, un officier supérieur surgit de derrière un fourré.

— « Voilà l'ennemi, Muyon, que faites-vous en pareil cas ? »

— Mon major, je... f... le camp !... »

Le pauvre Muyon ne peut en dire davantage, il est immédiatement remplacé et traduit devant ses supérieurs pour répondre de son étrange mentalité. On va faire un exemple.

— Allons Muyon, expliquez-vous : c'est bien ce que vous avez répondu et c'est bien là votre intention ?... Allons, répondez !... »

— ... Pardon, mon Major !... seulement, vous ne m'avez pas laissé finir !... je voulais dire encore quelque chose !... je voulais dire : oui... je f... le camp... chercher du renfort, mon Major.

Et c'est ainsi que Muyon se réhabilita et conserva l'estime de ses chefs et de ses camarades.

G.

Pensée. — Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes, l'insensé la demande à autrui (*Confucius*).

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

12

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

Ce sont des gens qui n'ont jamais été écoliers ; ou bien ce furent des écoliers bien forts sur la particule et le *que* retranché ; des écoliers admirables de mémoire, sages d'esprit, tempérés de cœur, rangés d'intelligence, bridés d'imagination, et toutes les années couronnés par trois fois ; des écoliers modèles, des modèles selon M. Ratin, des monsieur Ratin en espérance.

Il sont à présent des ministres, des avocats, des épiciers, des poètes, des instituteurs, des marchands de tabac, et, où qu'ils soient, au tabac ou dans la chaire, à la banque ou sur le Parnasse ; ils sont toujours des ministres modèles, des épiciers modèles, des poètes modèles, des modèles, tous des modèles et rien que des modèles, sans plus ni moins, et c'est déjà bien beau !

Que mon amour ne fût pas vif et dévoué, parce que je ne pouvais m'en promettre que de folles extases ; que je ne lui eusse pas tout sacrifié, quand même je n'en pouvais rien attendre, ah ! que vous vous trompez fort ! Pour un seul regard de cette aimable fille, j'aurais donné M. Ratin ; pour un sourire, j'aurais mis le feu aux quatre Elzéviens du Vatican.

Ils montaient l'escalier. Quand ils eurent dépassé mon étage, j'entr'ouvris doucement ; alors l'épagnoul se précipita dans ma chambre, joyeux, brillant, amical. C'était un animal magnifique. Outre sa beauté et l'extrême propreté de son poil soyeux, ses allures, son air et jusqu'à ses manières, avaient quelque chose d'élégant et d'aimable ; en sorte que, faisant abstraction de la différence de nos natures, je me surpris à le regarder avec quelque envie, comme chien de haut lieu, comme chien familial avec des personnes trop élevées pour seulement se plaire à mes respects, surtout comme chien aimé de cette belle demoiselle, pour qui, moi, je n'étais rien. Au nom qui était gravé sur le collier, je me confirmai dans l'idée qu'elle était Anglaise.

Quand le chien fut sorti, je n'eus rien de mieux à faire que m'occuper de ce qui se passait au-dessus de moi. Pour saisir quelque chose de ce qui s'y disait, je m'approchai doucement de la fenêtre. Le peintre et le vieillard causaient ensemble, mais la jeune fille demeurait silencieuse.

« Vous-avez là, monsieur, disait le vieillard, une triste figure à peindre ! et comme cette copie est destinée à suivre bientôt à l'original, ce que vous pourriez y mettre de moins triste sera le bien venu, car je ne suis point curieux de faire peur à mes petits-enfants. Certes, continua-t-il en souriant doucement, ce n'est pas coquetterie que de me faire peindre à l'âge et dans l'état où me voici, et je pense que beaucoup de vos modèles choisissent mieux leur moment. »

— Pas toujours, monsieur, dit le peintre ; une figure aussi vénérable que la vôtre se rencontre plus rarement peut-être que la fraîcheur et la jeunesse elles-mêmes.

— C'est un compliment, monsieur, je l'accepte. Je n'ai plus beaucoup de temps à en recevoir... Lucy, je vous attriste ; mais, ma chère enfant, ne sauriez-vous envisager l'avenir aussi tranquillement que votre père ? Je vous prie, quand nous nous quitterons, qui de nous deux aura le plus à regretter ? J'en fais juge monsieur... »

— Je me résume, monsieur ; il me paraît, comme à mademoiselle, qu'une pareille séparation doit être si à craindre pour tous les deux, qu'il vaut mieux en détourner les yeux.

— Voilà justement, monsieur, ce que j'appelle faiblesse ; c'est celle dont je voudrais guérir ma fille. Je l'excuse, cette faiblesse, quand il s'agit de ces coups qui, trompant de légitimes espérances, frappent la jeunesse dans sa fleur et lui ravissent ses plus belles années qui lui semblaient acquises. Mais quand la mort nous atteint au terme prévu de la vie... quand elle est comme le sommeil qui vient succéder aux fatigues d'une journée laborieuse... quand un père, heureux jusqu'au dernier moment de la tendresse de sa fille chérie, n'aspire

plus qu'à s'endormir dans ses bras... est-ce donc là un si triste tableau qu'il faille en détourner les yeux, et faut-il tant de force pour en soutenir la vue ?... Lucy, pourquoi ces larmes ?... Voyez, tâchez de voir comme moi, mon enfant... et nos jours seront paisibles, et nous en goûterons les joies jusqu'au dernier terme... et ce malheur, bien moins grand lorsqu'on a pu l'envisager en face, ne se grossira pas de tout ce que l'imagination, les fausses terreurs, une inutile résistance y peuvent ajouter de sinistre et de terrible... Pardon, monsieur, ajouta-t-il, c'est notre sujet de guerre avec ma Lucy ; et, sans ce portrait qui m'a ramené vers ces idées, je n'eusse pas pris la liberté de renouveler ici les hostilités... »

J'écoutais avec ravissement ces paroles, qui, tout en m'apprenant tant de choses, paraient encore cette jeune fille d'un attrait de mélancolie et de filiale tendresse. « Quoi ! pensais-je, ces beaux chevaux, ces laquais respectueux, cette calèche, tout ce luxe, tant de sujets de joie ou de vanité, et la reine de ces choses, les yeux mouillés de larmes, qui s'attriste à l'idée de ne pas se dévouer pour toujours à son vieux père ! »

Ce jour même, le portrait vint à la galerie. C'était une simple ébauche, où je reconnus sans peine le beau vieillard. Il occupait la gauche du tableau ; sur la droite, un grand espace laissé vide produisait à mon sens un très mauvais effet.

Mais, dès la seconde séance, le tableau ayant été retiré de la galerie, bien que cette fois la jeune miss fût venue seule, je me confirmai dans l'idée que l'espace vide lui était réservé, et que j'allais enfin contempler ses traits.

« Vous m'aviez promis, mademoiselle, lui dit le peintre, de me fournir un croquis de l'endroit de votre parc où monsieur votre père désirait être placé. »

— J'y ai pensé, monsieur, répondit-elle ; il est dans la voiture. » Puis s'approchant de la fenêtre : « John ! bring me my album, if you please... » Mais je m'aperçus que John n'y est plus, » reprit-elle en souriant.

En effet, ses gens ayant laissé un pauvre diable auprès des chevaux, se récréaient dans quelque café du voisinage.

« Je vais y aller, » dit le peintre.

Mais je l'avais précédé, et déjà je remontais l'escalier, imprimant mes lèvres sur l'album de la jeune miss. J'espérais parvenir jusqu'à la porte de l'atelier, et de là entrevoir sa figure ; mais je rencontrai le peintre en chemin : « Grand merci ! vous êtes, ma foi, le plus charmant garçon que je connaisse. » Et il prit le livre de mes mains.

Je retournai à mon poste plus tranquillement que je ne l'avais quitté, et j'eus grand tort ; j'avais perdu des paroles dont chacune avait un prix inestimable.

«... Le complaisant enfant ! Il sait donc l'anglais ? »

— Fort bien. C'est lui qui d'ordinaire me sert de truchement auprès de vos compatriotes... Un aimable jeune homme ! Il est fâcheux qu'il ne soit pas destiné à devenir un artiste, comme l'y porteraient ses goûts et ses talents... »

Le peintre s'interrompit, puis s'étant levé : « Je veux vous montrer... Voici ! c'est un croquis qu'il fit un jour à cette fenêtre... le lac, un morceau de la prison... Ce mauvais chapeau suspendu à portée des passants, pour quêter l'aumône, indique la présence du pauvre prisonnier pour qui cette belle nature est invisible. »

(A suivre.)

Au restaurant. — Garçon !

— Monsieur ?

— Je vois sur la carte : Bordeaux à 1 fr. 25.

— Oui, Monsieur.

— Et : Bordeaux à 9 fr. Quelle différence y a-t-il entre ces vins ?

— Monsieur n'a qu'à faire la soustraction.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE FR. 180
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAIT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS